BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront analysées ou mentionnées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

Linguistique et philologie.

Thomas FitzHugh, Ἴαμβος, *Aryan sacred voice of stress, Origin and Genesis of Speech* : University of Virginia, Charlottesville, 1935, XIV + 70 pages, 3 dollars.

M. FitzHugh reprend dans ce nouvel ouvrage la thèse fondamentale qu'il a exposée à maintes reprises dans ses publications plus anciennes, dont deux ont été analysées dans cette *Revue* (IX, 1931, p. 152 et suiv., et XII, 1934, p. 215). Selon M. FitzHugh, le rythme de l'indo-européen était fondé sur un accent d'intensité, lequel pouvait tomber sur une longue ou sur deux brèves, ou encore sur une brève ou sur une longue et une brève. Cet accent pouvait, par conséquent, être « bissyllabique », et il n'était pas seulement le facteur essentiel du rythme : il a, en outre, largement influencé la structure morphologique des mots.

Que le rythme ait eu une certaine action sur la forme des mots, c'est là une chose aujourd'hui parfaitement établie. Il y a longtemps que F. de Saussure a montré comment le grec évitait les séries de brèves, et, plus récemment, M. A. Burger a mis en évidence le rôle du rythme dactylique en latin (cf. cette *Revue*, IV, 1926, p. 115 et suiv. et 212 et suiv., et les *Études de phonétique et de morphologie latines* de l'auteur cité). M. FitzHugh ne tient pas compte de ces résultats ; il ne cite pas ces ouvrages, pas plus qu'aucun autre. Volontairement, il se tient à l'écart du mouvement général de la linguistique. L'auteur n'ayant pas tenu compte des travaux des autres, on peut craindre qu'il ne soit payé de retour.

Les chercheurs consciencieux auront quand même le devoir, dans l'avenir, d'essayer de tirer de ces ouvrages les idées originales qu'ils contiennent ; malheureusement, l'auteur néglige de les mettre en lumière et s'attarde, en revanche, sur des questions sans intérêt : l'abrègement

ïambique est expliqué, une fois de plus, par l'intensité particulière de la syllabe brève du groupe (*brevis brevians*) ; une fois de plus, les syncopes du type *calidus* > *caldus* sont mises sur le compte de l'intensité, et l'auteur explique de cette manière (p. 50) comment *orno* est sorti de *ordino*, sans même se poser la question de savoir si *ordino* n'a pas été formé secondairement, au moment où le rapport entre *ordo* et *orno* avait cessé d'être perçu [1].

Le nouvel ouvrage de M. FitzHugh, comme ses aînés, pose de nombreux problèmes, dont quelques-uns font actuellement l'objet de nombreuses discussions ; on peut toujours tirer profit d'un ouvrage qui présente ces problèmes sous un aspect certainement original.

Mathieu NICOLAU.

E. DE SAINT-DENIS, *Le vocabulaire des manœuvres nautiques en latin* : Thèse complémentaire : Mâcon, impr. Protat, 1935, 139 pages, 25 figures.

Œuvre d'un spécialiste des choses de la mer, ce lexique est d'une documentation riche, sans cesse contrôlée et raisonnée. Je ne trouve guère de lacunes notables dans la liste des ouvrages consultés : cependant l'article « Seewesen » du supplément V du Pauly-Wissowa n'y est pas mentionné, non plus que le Thesaurus des Académies allemandes, qui eût aidé à compléter les dépouillements.

La présentation du Lexique n'est pas sans défaut ; il est regrettable que les exemples utilisés n'y soient indiqués que par des références : pas de citations, même réduites ; donc, pour les idées énoncées, pas de justification ; pour le lecteur, pas de contrôle. Les listes de chiffres auxquelles se réduisent certains alinéas recouvrent des obscurités ou des erreurs : à quelle imitation est-il fait allusion sous *abscindo*? à quel jeu de mots sous *tenere* 4? Une citation de Plaute, *Bacch.* 293, eût fait apparaître que la difficulté de comprendre « turbare nauem » est liée à celle d'interpréter la contradiction entre « ubi portu eximus » et « turbare in portu » ; une citation de Catulle 63, 2, eût fait apparaître que dans « pede tetigit » il n'y a pas l'idée d'un débarquement ; une citation de Caecilius 33 eût révélé que dans « escende huc nauem meam » le verbe a le sens de « embarquer » et non de « débarquer », etc.

Un autre défaut de présentation est de séparer par le classement alphabétique les mots de même famille qu'il y aurait intérêt à confronter : le rapprochement de *ascendo escendo conscendo* eût été une invitation à distinguer leurs sens respectifs ; de mettre en rapport *nitor adnitor*

1. Cf. Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, v° *ordo*, p. 678.

enitor eût engagé à les rapporter à l'idée commune de l'effort déployé par le rameur, au lieu d'appliquer spécialement deux d'entre eux au premier temps de la « nage ».

La plupart des articles sont suffisamment développés ; ils n'apportent pas toujours les solutions attendues : il y a une question posée par l'équivalence *insurgere—incumbere* qui met sur le même pied deux verbes simples de sens pourtant opposés ; une question posée par l'expression *incumbere remis* qui désigne le mouvement de la nage par une attitude qui n'en est que la préparation...

A plusieurs reprises, M. de Saint-Denis indique que les poètes substituent volontiers aux verbes composés (techniques) des verbes simples (poétiques). L'observation est juste, elle n'est pas suffisante ; il eût fallu aussi expliquer l'emploi dit « absolu » de maints verbes techniques (l'emploi sans complément de *aduertere*, *appellere*, *soluere*, *moliri*, *tenere*, etc., n'est pas une simplification introduite à date récente, c'est une survivance) ; il eût fallu distinguer les « aspects », et le détail des manœuvres eût permis à cet égard bien des observations intéressantes (cf. la distinction de *ferte* et *inferre* dans *En.* X, 295 et suiv., celle de *legere litus* et *colligere arma*, de *ornare* et *exornare*, etc.).

Il était possible, même à propos de ce recueil de mots limité à un domaine strictement défini, d'esquisser, avec plus de précision que ne l'a fait l'auteur, une histoire du vocabulaire latin, en se gardant au reste de confondre pénurie de textes avec pauvreté du vocabulaire et abondance de textes avec richesse de vocabulaire.

Plus qu'une histoire, on pouvait même tirer de ce lexique une caractérisation du vocabulaire, en posant la question suivante : comment une langue littéraire adopte-t-elle et adapte-t-elle un vocabulaire technique? Pour la seule notion de « ranger », le lexique nous fournit, à côté d'un terme technique comme *praeterueho*, des équivalents poétiques comme *praelabor*, *praeterlabor*, des substituts prétentieux comme *praeteruolo*, inexpressifs comme *praetereo*, des arrangements de basse époque comme *praelego*, *praeternauigo*, *praenauigo*, *praeueho*...

M. de Saint-Denis a largement dépassé le but modeste qu'il s'était proposé (p. 13 : rendre service à ceux qui voudront approfondir les textes latins en se représentant les manœuvres consignées par les auteurs) ; il a, avec une sûreté remarquable, fait la part du technique et du littéraire, et montré comment nous devons nous garder des sens vagues ou passe-partout. En même temps, il nous a fourni un critère pour apprécier soit la négligence, soit la maîtrise des écrivains. En ce qui concerne la science nautique, il l'a fait bénéficier de tout un trésor de notions et de termes qu'un lecteur non averti n'eût pu reconnaître. Les critiques que j'ai présentées ne sont pas faites pour diminuer son mérite, qui est notable ; je

souhaite qu'elles puissent orienter ceux qui, après lui, tenteront dans des domaines différents des études comparables.

J. MAROUZEAU.

J. M. G. M. BRINKHOFF, *Woordspeling bij Plautus* : Nijmegen, Berkhout, 1935, 216 pages.

Chr. MOHRMANN, *Das Wortspiel in den Augustinischen Sermones* : Mnemosyne, 1936, p. 33-61.

La question des « jeux de mots » en latin a été étudiée d'un point de vue général par E. Wölfflin dans les « Sitzungsberichte der k. Bayer. Akad. der Wissensch. », 1887, à propos de Plaute par C. Mendelsohn dans les « Publications of the University of Pennsylvania », 1907, et à propos de Cicéron par H. Holst dans les « Symbolae Osloenses », 1925. Elle vient d'être reprise simultanément à propos de Plaute et (exemple peut-être plus inattendu) de S. Augustin par deux philologues formés dans ce milieu hollandais où les jeunes trouvent à s'inspirer de la pensée active et originale de Mgr Jos. Schrijnen.

La première curiosité qu'a le lecteur en ouvrant ces deux ouvrages est d'y chercher la définition du « jeu de mots » : « liaison, dit Mlle Mohrmann, établie entre deux mots en vue d'un effet déterminé, à laquelle le destinataire de l'énoncé ne s'attend pas, qui ne répond pas à un usage actuel et qui est fondée soit sur un rapprochement étymologique, soit sur une ressemblance ou identité de sons » ; « emploi, dit M. Brinkhoff, d'un mot ou de plusieurs mots complètement ou partiellement homonymes dans des conditions telles que, en vertu du contexte ou de la place qu'on leur ménage dans l'énoncé, ils donnent lieu à une combinaison inattendue des notions inhérentes au sens qu'ont ces mots dans la langue commune ».

Les deux définitions se recouvrent à peu près ; peu importe, après cela, que M. Brinkhoff, soucieux d'insérer sa théorie dans un corps de doctrine récemment mis en honneur, s'avise d'expliquer que le jeu de mots est du domaine de la « langue » (distincte de la « parole ») et qu' « en conséquence tout jeu de mots doit se fonder sur le langage vivant comme la parole sur la langue »! Je vois bien ce qu'avec cette distinction la pensée gagne en obscurité ; je ne vois guère quel enrichissement réel elle en peut recevoir.

Le classement des exemples est fait, dans un ouvrage comme dans l'autre, sous les deux titres de l' « ambiguum » et de la « paronomasie », qui suffisent à peu près à épuiser les possibilités ; fallait-il y joindre, comme l'a fait M. Brinkhoff, une distinction entre textes monologués et textes dialogués? Ici comme là, Plaute parle pour son public, auquel les effets sont destinés par-dessus la tête des personnages en scène.

En dépit des distinctions faites, il y a, du reste, bien des exemples qui s'évadent de la définition initiale : ainsi les « argutiae » des p. 70 et suiv., qui n'ont rien à voir avec l'homonymie. Il s'agit des formules du type « quid agis? » = « comment vas-tu? », « quid ais? » = « dis donc ! », « numquid uis? » = « puis-je prendre congé? », prises par l'interlocuteur au pied de la lettre dans le sens de « que fais-tu? que dis-tu? veux-tu quelque chose? » ; type de notre plaisanterie : « Comment vas-tu? — Sur mes jambes. » C'est là un coq-à-l'âne ; est-ce un « jeu de mots » au sens donné dans l'Introduction?

M. Brinkmann a raison de distinguer du jeu de mots, qui comporte entre les mots rapprochés un rapport d'idées, le jeu de sons, dont l'étude rentrerait dans le cadre d'une stylistique du latin oral.

Il faut accepter aussi la distinction qu'il établit entre le jeu de mots destiné à l'amusement et le jeu de mots fait pour souligner une argumentation. Et je crois que Mlle Mohrmann aurait eu profit à reprendre cette distinction à propos de S. Augustin : elle s'ingénie à ranger dans deux catégories les jeux de mots des ouvrages de doctrine et ceux des sermons familiers, en observant, par exemple, que sont particulièrement fréquents là les jeux d'homonymie et ici les jeux de composition, qu'ainsi la première catégorie est du type cicéronien et la seconde du type plautinien. La différence serait, à mon avis, plus nette si l'on invoquait le dessein de l'auteur, qui est surtout ici d'amuser son auditoire (ex. p. 51 : ut in hoc tanto adiumento tanquam in infirmitatis suae iumento perueniant ad altitudinem Dei), et là d'attirer l'attention de son lecteur en réalisant le relief de l'idée par la confrontation des mots.

Mlle Mohrmann nous invite, par contre, à observer une autre distinction utile, lorsqu'elle remarque que S. Augustin pratique surtout le jeu de mots formel et Cicéron le jeu de mots étymologique, ce qui revient à dire que l'un est de caractère plus populaire, l'autre plus rhétorique.

Je ne sais pas si j'accepterais, sans plus, ces qualificatifs. Le jeu de mots est un artifice qui n'appartient pas en propre au rhéteur ; il apparaît dans la narration vive, dans le dialogue animé, répondant à une disposition d'esprit qui est celle de la parade ; il a quelque chose de scénique plutôt que d'oratoire. D'autre part, il n'est pas non plus populaire ; il est familier et désinvolte, ce qui n'est pas la même chose. Le peuple ne joue guère sur les mots ; il faut pour cela une aisance que seule donne la pratique consciente et complaisante du langage ; il faut qu'on soit dégagé de la contrainte de l'expression. Le jeu de mots est un luxe ; luxe facile, sans doute, ce qui fait que les vrais cultivés pour l'ordinaire se l'interdisent et qu'il est surtout un procédé de demi-cultivés. Je ne vois pas bien à quoi peut répondre ce que Mlle Mohrmann appelle « Volksrhetorik ». La rhétorique du peuple, c'est ce que le peuple em-

prunte aux cultivés ; ce n'est rien qu'il soit susceptible d'inventer lui-même. Mais ceci touche au grave problème de ce qu'on appelle la « langue vulgaire », que j'ai abordé plusieurs fois dans cette *Revue*, qu'il faudra bien reprendre un jour dans son ensemble, et pour lequel, du reste, on devra tirer parti des vues présentées par Mgr Jos. Schrijnen dans un article (*De latijnsche omgangstaal, Neophilologus*, XIX) que connaissent bien et qu'ont médité les auteurs des deux présentes monographies.

Je n'entreprends pas d'examiner le détail des exemples si soigneusement et si ingénieusement relevés par l'un et l'autre auteur (au reste, M^lle^ Mohrmann, dans le cadre d'une étude qui ne devait pas dépasser la dimension d'un article de revue, se contente de citer des exemples-types). On pourra, sans intérêt d'ailleurs, contester certains rapprochements admis par M. Brinkhoff. Je poserai seulement sur un point de détail une question aux deux auteurs : pourquoi s'accordent-ils à prétendre que ni chez Plaute (cf. Brinkhoff, p. 133, témoignage de Quintilien), ni au temps de saint Augustin (en dépit du témoignage de saint Augustin lui-même, *Conf.* I, 18), ni dans l'intervalle (cf. chez M^lle^ Mohrmann la note de la p. 53 sur Tite-Live), l'*h* initiale n'était pas prononcée?

J. Marouzeau.

Histoire littéraire.

L. Strzelecki, *De Naeviano Belli Punici carmine quaestiones selectae* (Polska Akademja Umiejetnósci, Rozprawy Wydzialu filologicznego, t. LXV, n° 2) : Kraków, 1935, 40 pages.

L'aisance et la netteté critique font de ce mémoire un modèle de ce que l'on peut raisonnablement tirer d'un groupe fort réduit de fragments mutilés. Mais, d'ailleurs, la connaissance de Naevius n'est pas seule à en profiter : certains des problèmes d'érudition les plus agaçants que pose la lecture de l'*Énéide* s'en trouvent aussi éclaircis.

M. Strzelecki prouve d'abord que les grammairiens anciens avaient entre leurs mains deux éditions du poème, l'une continue, et par là conforme à la rédaction primitive (*Carmen belli Punici*), l'autre en sept livres, selon la division de C. Octavius Lampadio (*Belli Punici libri*). Les citations faites sur la seconde permettent de poser des jalons ; mais celles qui, remontant à la première, ne s'accompagnent pas d'une indication de livre, ne retrouveront leur place approximative qu'après une prudente discussion critique. La tâche achevée, M. Strzelecki propose les conclusions suivantes : après un préambule, où Naevius implorait le secours des Muses et donnait quelques indications sur lui-même et peut-être sur sa patrie, le poète racontait les événements des années 264-262,